

33

# LA NUIT AUX GONDOLES

OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE

PAR JULES BARBIER

MUSIQUE DE PROSPER PASCAL

Représenté pour la première fois, à Paris, au THÉÂTRE-LYRIQUE, le  
19 novembre 1861



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1862

Tous droits réservés

## Distribution de la pièce

---

FRANZ.....	MM. PESCHARD.
LE PRINCE JULIANI.....	GRILLON.
STEFANO.....	LEGRAND.
PLACIDUS.....	WARTEL.
ROSALINDE.....	M <sup>lles</sup> MOREAU.
BETTINE.....	A. FAIVRE.
MASQUES ET DOMINOS.....	

La scène se passe dans une principauté d'Italie.

---

S'adresser, pour la mise en scène, à M. ARSÈNE, régisseur général,  
au Théâtre-Lyrique.

---

LA  
NUIT AUX GONDOLES

---

Une sorte de terrasse ombragée de grands arbres et illuminée par des verres de couleur; au fond, un lac sillonné de barques pavisées et éclairées; à gauche, un bosquet.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR, puis STEFANO, PLACIDUS, ROSALINDE  
et FRANZ.

(De nombreux couples de dominos parcourent la scène.)

INTRODUCTION.

PREMIER CHOEUR.

Oh! la folle nuit!  
La joyeuse fête!  
L'amour et le bruit  
Nous troublent la tête!

DEUXIÈME CHOEUR.

En ce lieu charmant,  
Plus frais et plus sombre,  
Cherchons un moment  
Le silence et l'ombre!

TROISIÈME CHOEUR.

Malgré les jaloux,  
Dont l'œil nous soupçonne,  
Plus d'un rendez-vous  
En secret se donne.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Ah! la folle nuit!  
La joyeuse fête!  
L'amour et le bruit  
Nous troublent la tête.

(Stefano traverse le fond du théâtre; il court de groupe en groupe, regarde chaque femme sous le masque, et se heurte contre Placidus qui entre.)

## LA NUIT AUX GONDOLES.

Holà ! STEFANO.

C'est vous ? PLACIDUS.

C'est moi. STEFANO.

PLACIDUS.

Bonjour !

STEFANO.

Je vous salue !

PLACIDUS.

Vous poursuivez encor quelque belle inconnue ?

STEFANO.

Vous l'avez dit !... A propos !...

PLACIDUS.

Quoi ?...

STEFANO.

La belle Rosalinde et son jeune poète

Manquent encore à cette fête.

Je ne les ai point vus.

PLACIDUS.

Ni moi.

STEFANO.

Eh ! mais, n'est-ce pas là sa gondole ?...

PLACIDUS.

Oui, ma foi !

(Une gondole s'arrête au fond ; Rosalinde en descend suivie de Franz ; plusieurs jeunes gens courent au-devant d'elle pour lui offrir la main.)

LE CHOEUR.

Rosalinde !

STEFANO, à Placidus.

C'est elle !

Et chacun pour la voir se presse sur ses pas !

PLACIDUS.

Moi je ne me presse pas.

(Rosalinde s'avance en souriant, saluant chacun du regard et du geste ; Franz va s'accouder, d'un air rêveur, au mur de la terrasse.)

STEFANO.

Rosalinde, Vénus nouvelle,

Soyez bienvenue en ces lieux !

L'amour, pour déployer son aile,

Attend un regard de vos yeux.

ROSALINDE, ôtant son masque.

Puisqu'ici de vous tous me voilà reconnue,

J'ôte mon masque et vous salue !

O nuit !... nuit parfumée !

Nuit de fête et d'amour !

Beau ciel ! brise embaumée !

Resplendissant séjour !

Tout ici respire  
 Un ardent délire !  
 Ne songeons qu'à rire !  
 Oublions du jour  
 L'ennuyeux retour !  
 Nuit de fête et d'amour !...  
 Le ciel entr'ouvre son voile  
 Pour mieux sourire aux amants,  
 Et plus d'une blanche étoile  
 Écoute nos doux serments !  
 L'écho redit nos fanfares,  
 Et, dans les airs embrasés,  
 Le son joyeux des guitares  
 Se mêle au bruit des baisers !

LE CHOEUR.

Le son joyeux des guitares  
 Se mêlent au bruit des baisers !

ROSALINDE.

O nuit ! nuit parfumée !  
 Nuit de fête et d'amour ! etc.

(Stefano offre son bras à Rosalinde qui le refuse pour prendre celui de Franz avec qui elle s'éloigne ; les dominos se dispersent sous les arbres ; on entend les chœurs se mêler et se perdre.)

PREMIER CHOEUR.

Le son joyeux des guitares,  
 Se mêle au bruit des baisers !

DEUXIÈME CHOEUR.

Pour embellir notre rêve,  
 Nul bien ne vaut les amours !

TROISIÈME CHOEUR.

O la folle nuit !  
 La joyeuse fête !  
 L'amour et le bruit !  
 Nous troublent la tête.

(Placidus et Stefano restent seuls en scène.)

## SCÈNE II.

STEFANO, PLACIDUS.

(Placidus s'est assis et a ouvert un livre qu'il lit à la lueur d'une lanterne. — Stefano s'approche de lui et lui frappe sur l'épaule.)

PLACIDUS.

Oh !

STEFANO.

Eh bien?... Qu'en dites-vous?...

PLACIDUS.

Hein ?...

STEFANO.

La belle me repousse, mon cher ; je suis repoussé!...

PLACIDUS.

Ah!... (Il veut reprendre sa lecture.)

STEFANO.

Patience!... elle me payera, un jour ou l'autre, ses impertinences!... Quant à ce jeune amant qu'elle traîne partout à sa suite...

PLACIDUS, lisant.

*Mæcenæ atavis!*...

STEFANO.

Vous dites?...

PLACIDUS.

Rien!... je lis.

STEFANO.

Je vous en fais juge!... Ses vers valent-ils mieux que les miens?...

PLACIDUS.

Ils sont plus connus.

STEFANO.

Comment, plus connus?... De qui diable me parlez-vous là?...

PLACIDUS.

D'Horace.

STEFANO, le prenant à la gorge.

Vous moquez-vous de moi!

PLACIDUS, se levant.

En aucune façon.

STEFANO.

Je vous parle de Franz.

PLACIDUS.

C'est différent.

STEFANO.

Je vous dis qu'il a eu l'impudence de trouver mauvais un sonnet que je fis hier.

PLACIDUS.

Je ne dis pas le contraire.

STEFANO.

Quoi, le contraire?... que mon sonnet est mauvais?...

PLACIDUS.

Ce n'est pas cela que je dis.

STEFANO.

Alors, qu'est-ce que vous dites?

PLACIDUS.

Je ne dis rien.

STEFANO.

Un sonnet que je fis hier pour l'arrivée de la princesse Edwige.

PLACIDUS, fermant le livre.

Elle a de jolis yeux, mais elle est un peu bossue !

STEFANO.

J'ai surpris tantôt ce petit personnage riant aux éclats, pendant que le prince lui lisait mes vers...

PLACIDUS.

On dit qu'elle vient à la cour de son cousin, mon auguste élève, dans des intentions d'hyménée!...

STEFANO.

Il m'a enlevé le cœur de Rosalinde, et supplanté dans les bonnes grâces de Son Altesse!...

PLACIDUS.

Ce qui ne m'étonne pas, car je lui ai donné une instruction forte et solide.

STEFANO, secouant Placidus.

Il faut que je me venge, entendez-vous ?

PLACIDUS.

De qui ?

STEFANO.

Eh ! morbleu ! de Franz !

PLACIDUS.

Pourquoi ?

STEFANO.

Ah ! au diable !

PLACIDUS.

Qu'avez-vous, mon ami ? vous paraissez agité.

STEFANO.

Attendez!... je crois apercevoir mon domino rose !

PLACIDUS.

Quel domino rose ?

STEFANO.

Un domino rose que je ne connais pas, et dont je suis passionnément épris. Ma foi, tant pis pour Rosalinde!... c'est elle qui l'aura voulu ! Venez avec moi, Placidus.

PLACIDUS.

Un instant ! N'est-ce pas Son Altesse qui vient de ce côté ?

STEFANO.

En effet, avec ce damné petit poète !

PLACIDUS.

Alors, prenons par ici.

STEFANO.

Pourquoi ?

PLACIDUS.

Je n'aime pas à me trouver sur le bord de l'eau avec le prince, ayant peur qu'il ne m'y pousse.

STEFANO, riant.

C'est prudent.

PLACIDUS.  
 Oui, c'est plus prudent!... (Ils disparaissent au moment où le prince et Franz entrent en scène.)

## SCÈNE III.

LE PRINCE, FRANZ.

FRANZ.  
 Que Votre Altesse me pardonne; j'ai ri malgré moi.

LE PRINCE.  
 Croyez, mon cher Franz, que je serais le premier à en rire, si je ne m'étais imprudemment engagé à épouser la princesse; mais mon grand-oncle a ma parole, et il n'est pas homme à me la rendre!... Il est vrai qu'il s'est bien gardé de me dire que ma cousine avait une épaule plus haute que l'autre, et que c'est un cas rédhibitoire; mais allez donc aborder une femme avec un pareil compliment!

FRANZ.  
 Votre Altesse n'a donc pas encore parlé à sa cousine?

LE PRINCE.  
 Eh! non, pardieu! Je recule autant que possible le moment fatal, et j'attends du ciel une inspiration qui ne veut pas venir!... Je me connais, mon cher Franz! je suis capable de l'épouser pour éviter une explication délicate!

FRANZ.  
 Qui sait si Votre Altesse s'en repentirait?

LE PRINCE.  
 Vous en parlez à votre aise... Mais, au fait, vous la connaissez donc?

FRANZ.  
 La princesse Edwige est de mon pays.

LE PRINCE.  
 En effet, c'est ce que me disait tout à l'heure certain petit fantôme rose qui m'a accosté au détour d'une allée.

FRANZ.  
 Votre Altesse a rencontré un fantôme qui lui a parlé de moi?...

LE PRINCE.  
 Dans les termes les plus flatteurs, mon cher!... et avec un petit accent germanique qui était vraiment plein de grâce!

FRANZ.  
 Et que vous disait ce fantôme?

LE PRINCE.  
 Il me demandait tout bas quel puissant motif pouvait arrêter si longtemps M. Franz loin de son pays et de sa mère.



FRANZ.

Que lui a répondu Votre Altesse ?

LE PRINCE.

Ma foi, mon Altesse a dit la vérité, à savoir, que la belle Rosalinde était la chaîne d'or qui vous retenait ici ; à cela, j'ai entendu comme un soupir étouffé qui n'était sans doute que le murmure d'un ruisseau voisin, et j'ai senti sur ma main rouler une perle humide que j'ai prise d'abord pour une larme, mais qui n'était, en réalité, qu'une goutte de rosée qui tombait d'un arbre... Qu'avez-vous, Franz, vous voilà tout soucieux ?

FRANZ.

C'est qu'involontairement Votre Altesse vient d'éveiller en moi un souvenir bien cher... bien triste aussi!...

LE PRINCE.

En vérité?... Un souvenir qui n'a pas de prééminence sur l'épaule gauche, n'est-ce pas ?

FRANZ.

Un souvenir plein de grâce et de jeunesse, monseigneur !

LE PRINCE.

Et ce souvenir se nomme ?...

FRANZ.

Bettine.

LE PRINCE.

En effet, je me souviens!... Elle vous était fiancée, je crois ?

FRANZ.

Depuis l'enfance.

LE PRINCE.

Et vous êtes parti, cependant!... Le démon des voyages s'est emparé de vous... vous avez voulu voir le monde, et, moins sage qu'Ulysse, vous vous êtes laissé prendre au chant d'une sirène !

FRANZ.

Ne vous raillez pas de moi, monseigneur ; et, s'il est vrai que la pauvre enfant ait quitté son pays pour me rejoindre...

LE PRINCE.

Per Bacco ! vous avez le cœur prompt, mon cher poète!... Quel diable de roman imaginez-vous là?... Bettine en domino rose!... (Bettine, en domino rose et masquée, traverse le fond du théâtre sans être aperçue de Franz ni du prince ; elle s'arrête.)

FRANZ.

Ah ! vous avez raison, je suis fou ! Le passé ne saurait revivre... les jours heureux ne reviendront pas !

LE PRINCE.

Qu'importe s'ils vous attendent!... Vous les avez laissés dans votre maison déserte, mon cher, c'est là que vous les

retrouverez. (Bettine disparaît.) Décidez-vous une fois, et rompez bravement avec Rosalinde; c'est le seul parti à prendre!

FRANZ.

Oui... Votre Altesse dit vrai!... Je devrais quitter Rosalinde... mais, le puis-je?

LE PRINCE.

Comment!...

ROMANCE.

FRANZ.

I

Elle est si touchante et si belle,  
 Quand son regard doux et vainqueur,  
 Comme une flamme qui ruisselle,  
 Embrase d'une ardeur nouvelle  
 Toutes les fibres de mon cœur!  
 Par quelle grâce souveraine  
 Tient-elle asservi mon destin?  
 Je jure de briser ma chaîne!  
 Le soir, en ses bras me ramène  
 Plus esclave que le matin!...

II.

O vous! amours enchanteresses!...  
 Doux aveux! parfums épuisés!  
 Ce n'étaient là, chastes tendresses,  
 Ni vos peines, ni vos ivresses,  
 Ni vos larmes, ni vos baisers!  
 Mais cette plainte est insensée!  
 Pourquoi des regrets superflus?...  
 O maison que j'ai délaissée!  
 O ma mère, ô ma fiancée!...  
 C'en est fait, vous ne m'aimez plus!...  
 (Il s'assied, la tête dans ses mains.)

LE PRINCE.

Eh! morbleu! vous êtes absurde, mon cher!... Je la ferai enfermer dans une forteresse, moi, votre sirène, ou plutôt, non... je lui ferai la cour, endiable réveur que vous êtes!... Il me vient une idée : je lui ferai épouser Placidus! (Secouant Franz.) Holà! hé! Franz, m'entendez-vous?... Je l'embâterai de Placidus, votre Rosalinde!... Quoi, des larmes?... Ah! corne de bœuf!... vous êtes par trop élégiaque, mon cher garçon! Tenez, un conseil : battez-la, il n'y a rien de plus gai!... Non?... Voulez-vous venir vous griser avec moi?... Non?... Alors, bonsoir!... Je vais voir ma cousine Edwige; je serai poli, et vous en serez cause... je l'épouserai, et ce sera votre faute!... j'aurai une postérité de polichinelles, et

vous l'aurez voulu!... Que les destinées s'accomplissent!...  
 (Au moment de sortir, il se détourne et change de route.) Prenons le plus long! (il s'éloigne et disparaît.)

## SCÈNE IV.

FRANZ, puis BETTINE, STEFANO, PLACIDUS.

FRANZ, seul un moment et parlant sur la ritournelle du morceau suivant.

Ah! chaîne maudite, inguérissable folie!... Quel peut être ce domino rose qui a parlé de moi à Son Altesse?... Cela est étrange!...

## COUPLETS.

BETTINE, dans l'éloignement.

Glisse mon bateau, glisse doucement!...

FRANZ, parlé.

Dieu!...

BETTINE.

Là-bas, au fond de la vallée,  
 Sur les bords du Rhin allemand!  
 Pleure une fille désolée.

FRANZ.

Dans le calme profond de cette nuit sereine,  
 Mélodieuse voix qui chante sur les eaux,  
 Es-tu la voix d'un ange, ou bien d'une sirène,  
 Cachée entre les roseaux?

(On voit passer, au fond du théâtre, une barque qui porte Bettine.)

BETTINE.

Glisse mon bateau, glisse doucement!

Hélas! la pauvre abandonnée,  
 A la mort, qui passait par là,  
 A la mort, enfin, s'est donnée!

FRANZ ET BETTINE, dont la voix s'éloigne.

Donnée à la mort... Ah!...

(La barque disparaît.)

FRANZ.

Oh! cette voix!... cette voix!... Inconcevable illusion!...  
 Quelle est donc cette femme?... comment la rejoindre?... La  
 barque s'éloigne... je la distingue à peine... je ne la vois  
 plus!... (Une barque traverse le fond du théâtre, portant Stefano tranquil-  
 lement assis au gouvernail, et Placidus ramant avec effort.)

STEFANO.

Ramez donc, Placidus! ramez donc!

PLACIDUS.

Mais, je rame, monsieur, je rame!

FRANZ.

Qu'est-ce que cela?... Encore ce Stefano!... Je crois, Dieu me damne! qu'il est à sa poursuite!... (La barque disparaît.)

## SCÈNE V.

FRANZ, ROSALINDE.

ROSALINDE, rentrant, son masque à la main.

Franz!...

FRANZ, se retournant.

Ah!... c'est vous?...

ROSALINDE.

Me ferez-vous la grâce de me dire pourquoi vous vous faites chercher depuis une heure?

FRANZ.

Je ne me fais pas chercher... Vous étiez entourée d'une foule d'adorateurs qui vous débitaient mille sottises, j'ai cru bien faire en leur quittant la place; voilà tout!

ROSALINDE.

Serez-vous jaloux, par hasard?

FRANZ.

Fi donc!... Est-on jaloux de la rose qui livre ses parfums à tous les vents?

ROSALINDE.

Grand merci!... Le trait est piquant, et surtout poli!...

FRANZ.

Vous pourriez ajouter qu'il est vrai.

ROSALINDE.

Adieu, Franz!

FRANZ.

Vous me quittez?

ROSALINDE.

Puisque vous ne m'aimez plus!

FRANZ.

Qui vous dit cela?

ROSALINDE.

Mon cœur!... car je vous aime, moi, et je lis dans votre âme; le souvenir de votre famille et de votre pays y a étouffé une ardeur éphémère que je me sens impuissante à ranimer. Je ne dois accuser que moi, qui ai cru follement, en vous donnant ma vie, que vous pouviez me donner la vôtre!... N'étiez-vous pas tout ensemble ma famille et ma patrie?... n'emporterez-vous pas, en me quittant, ma vie et ma lumière?... Partez, cependant; retournez près de votre mère,

près de quelque blonde fiancée, peut-être? Je n'ai dans le cœur ni haine, ni colère!... Vous êtes libre, Franz!

FRANZ, saisissant la main de Rosalinde.

Ah!... pardon! pardon, Rosalinde!... Il faut me plaindre... quand je suis seul, ma tête s'égaré; mais il suffit du son de ta voix pour dissiper les mauvais rêves qui troublent ma raison!...

ROSALINDE.

Dis-tu vrai?...

DUO.

FRANZ.

Qu'à tes pieds s'écoule ma vie!...  
Marchons dans le même chemin!  
Qu'à mon bras ton bras se confie;  
Dans ma main repose ta main!

L'heure bientôt ravie,

D'une autre heure est suivie:

A vivre aujourd'hui bornons notre envie;

Qui sait si nous vivrons demain?...

ROSALINDE.

Chasse donc la noire tristesse  
Qui parfois assombrit ton front!

FRANZ.

Je pense à ma jeunesse,  
Mes regrets passeront!

ROSALINDE.

Ta jeunesse n'est pas flétrie;  
Ton printemps est encore en fleurs!

FRANZ.

Je pense à ma patrie,  
Tu sécheras mes pleurs!...

ROSALINDE.

Viens donc! dans une paix profonde,  
Viens cacher nos cœurs amoureux!

FRANZ.

Loin du bruit et du monde,  
Viens!... et soyons heureux!

ENSEMBLE.

FRANZ.

Viens!  
Viens!

Qu'à tes pieds s'écoule ma vie!...  
Marchons dans le même chemin!  
Qu'à mon bras ton bras se confie;  
Dans ma main repose ta main!

L'heure bientôt ravie,

D'une autre heure est suivie:

## LA NUIT AUX GONDOLES.

A vivre aujourd'hui bornons notre envie;  
Qui sait si nous vivrons demain?

Viens!

ROSALINDE.

Viens!

Viens!

Qu'à mes pieds s'écoule ta vie!  
Marchons dans le même chemin!  
A ton bras mon bras se confie,  
Ma main s'abandonne à ta main!

L'heure bientôt ravie,  
D'une autre heure est suivie :

A vivre aujourd'hui bornons notre envie;  
Qui sait si nous vivrons demain?

Viens!...

(Franz et Rosalinde vont pour s'éloigner, lorsqu'on entend au loin la voix de Bettine. — Franz s'arrête.)

BETTINE, dans l'éloignement.

Hélas! la pauvre abandonnée,  
A la mort, qui passait par là,  
A la mort, enfin, s'est donnée!  
Donnée à la mort!... Ah!

FRANZ.

Cette voix!

ROSALINDE.

Qu'as-tu donc ?

FRANZ.

Ah! cette voix m'appelle!

ROSALINDE.

Que dis-tu ?...

FRANZ.

Laisse-moi!

ROSALINDE.

Franz!

FRANZ.

Je la reconnais!

ROSALINDE.

Une femme!

FRANZ.

Adieu pour jamais!...

ROSALINDE.

Une femme!

FRANZ.

C'est elle!...

ROSALINDE.

Ah! cruel! voilà donc le secret de tes pleurs!  
Tu mentais en parlant de patrie et de mère!...  
Et c'est une rivale, une femme étrangère...  
De qui le souvenir, réveillant tes douleurs,  
Chargeait ton cœur de haine et ton front de pâleurs!

FRANZ.

Laisse-moi ! Cet accent, si longtemps attendu,  
Doux écho d'autrefois, a passé sur la grève !  
Je me réveille enfin de mon horrible rêve ;  
A cette voix du ciel, mon cœur a répondu !  
Laisse-moi, je te hais ! ô toi qui m'as perdu !

ROSALINDE.

Ah ! reste ! ...

FRANZ.

Non ; par Dieu même,  
Nos destins sont résolus !

ROSALINDE.

Vois mes pleurs ! Hélas ! je t'aime !

FRANZ.

Adieu ! je ne t'aime plus !

ROSALINDE.

Eh bien, sois maudit !... Va rire avec elle  
Des tourments jaloux d'un cœur déchiré !  
A tes yeux ingrats qu'une autre soit belle !  
Trahis tes serments !... Je me vengerai !

ENSEMBLE.

ROSALINDE.

Adieu ! sois maudit !... Va rire avec elle, etc.

FRANZ.

Adieu ! cette enfant, dont la voix m'appelle,  
Fuit en vain mes yeux... je lui parlerai !  
Et j'en crois mon cœur, elle porte en elle,  
Des jeunes amours le dépôt sacré !

(Franz s'éloigne rapidement.)

## SCÈNE VI.

ROSALINDE, STEFANO.

STEFANO, entrant.

Que le diable emporte Placidus !...

ROSALINDE, à part.

Stefano !

STEFANO.

Rosalinde me repousse et mon domino m'échappe !

ROSALINDE.

Comte !

STEFANO.

Plait-il ?... Vous ! Rosalinde !

ROSALINDE.

Ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez ?

STEFANO.

Oui, passionnément!

ROSALINDE.

Prouvez-le-moi!

STEFANO.

Vous le prouver, ma reine! et comment?

ROSALINDE.

Franz m'abandonne, comte; j'ai une rivale!... Il faut me venger... mon cœur est à ce prix!

STEFANO.

Ah! pardieu! qu'à cela ne tienne! Je le hais, votre Franz, et j'aurai le plus grand plaisir à lui couper la gorge!

ROSALINDE.

Je puis compter sur vous?

STEFANO.

Je vous le jure!

ROSALINDE.

Cela suffit!... Venez! (Ils sortent par la gauche.)

## SCÈNE VII.

LE PRINCE, BETTINE, entrant de la droite.

LE PRINCE.

Ne craignez rien, mon enfant, ce duel n'aura pas lieu.

BETTINE.

Hélas! monseigneur, je n'espère plus qu'en vous!

LE PRINCE.

En vous, plutôt, si Franz n'est pas aveugle. Croyez-moi, il n'aime plus cette femme, et le son de votre voix a pénétré jusqu'à son cœur.

BETTINE.

Que vous êtes bon, monseigneur, de prendre intérêt à l'amour d'une pauvre jeune fille!

LE PRINCE.

Et à quoi diable prendrait-on intérêt ici-bas, sinon à ce qu'il y a de plus adorable et de plus charmant?

COUPLETS.

Le bruit que fait sur la terre  
 Le fol orgueil des humains,  
 Les clameurs, les cris de guerre  
 Des rois en venant aux mains,  
 Et les basses flatteries,  
 Sordides idolâtries,  
 Qui de l'homme font un dieu;



Voilà, j'en fais l'aveu,  
 Ce que j'écoute peu!  
 Mais les soupirs d'un cœur fidèle  
 En ses premières amours,  
 Ah!... voilà l'histoire éternelle  
 Qu'il faut écouter toujours!

Le babil d'une coquette,  
 Les discours d'un avocat,  
 Et les phrases d'étiquette,  
 Et les sottises d'un fat,  
 Et les facultés en robe,  
 Qui bavardent sur le globe  
 En grec et même en hébreu ;  
 Voilà, j'en fais l'aveu,  
 Ce que j'écoute peu!...  
 Mais les soupirs d'un cœur fidèle  
 En ses premières amours,  
 Ah!... voilà l'histoire éternelle  
 Qu'il faut écouter toujours.

BETTINE.

Hélas! monseigneur! voilà justement ce que cette Rosalinde empêchera Franz d'écouter.

LE PRINCE.

Soyez sans inquiétude, vous dis-je! je saurai la distraire de ses projets de vengeance, et je vous donnerai tout le temps de reprendre votre infidèle. Oui, votre confiance m'a touché, et je veux vous prouver que j'en suis digne. Mais qui donc vous a donné l'idée de vous adresser à moi?

BETTINE.

Personne, monseigneur. La princesse Edwige, en m'amenant ici, m'avait promis d'être mon interprète auprès de Votre Altesse; mais quand j'ai vu que la journée s'écoulait et que Votre Altesse ne voyait pas sa cousine...

LE PRINCE.

Vous avez pris le parti de faire vos affaires vous-même, n'est-ce pas? Eh bien, vous avez eu raison; deux beaux yeux comme les vôtres sont les meilleurs avocats du monde; ils ne parlent pas, et ils gagnent leur cause.

BETTINE.

A ce compte, les yeux de la princesse ne l'auraient pas perdue, car ils sont superbes.

LE PRINCE.

Soit!... Mais... (Montrant son épaule.) ceci?...

BETTINE.

Oh! c'est si peu de chose!

LE PRINCE.

Diable! c'est trop! (Musique.)

BETTINE, vivement.

Monseigneur!

LE PRINCE.

Quoi donc?

BETTINE.

C'est lui!

LE PRINCE.

Eh bien, est-ce qu'il faut trembler pour cela?... Allons, adieu, mon enfant!... et conservez-moi une place dans votre souvenir. (Lui baisant la main.) Adieu! (Il s'éloigne.)

## SCÈNE VIII.

BETTINE, puis FRANZ.

BETTINE.

COUPLETS.

I

C'est lui! doucement il s'avance!

J'écoute et reconnais son pas!

Hélas!

Je tremble malgré moi de crainte et d'espérance!

II

Il cherche, et son cœur doute encore...

Ses yeux ont rencontré mes yeux!...

O cieux!...

Me rendrez-vous l'amour de l'ingrat que j'adore?

(Bettine remet son masque. — Franz entre en scène.)

DUO.

FRANZ.

La voici!

BETTINE, à part.

Je le voi!

FRANZ.

Que lui dire?

BETTINE.

Il hésite!

## ENSEMBLE.

FRANZ.

Ah! mon cœur bat plus vite,  
Elle est là, près de moi!

BETTINE.

Ah! mon cœur bat plus vite,  
Il est là, près de moi!

FRANZ.

Enfin, je vous rejoins, madame!

J'ai retrouvé la trace de vos pas.

Êtes-vous un fantôme? êtes-vous une femme?

Ah! par pitié, ne disparaissez pas!

BETTINE.

Pourquoi voudrais-je disparaître?

En ces bosquets, j'ai perdu mon chemin;

Et, pour rentrer au bal, j'ose, sans vous connaître,

Vous supplier de me donner la main.

FRANZ.

Ah! ne me privez pas de ce bonheur suprême

D'être seul avec vous!

BETTINE.

Est-ce donc un bonheur si doux?...

FRANZ.

Votre accent est celui d'une femme que j'aime!

Et tout entière elle revit en vous!

## ENSEMBLE.

Ah! d'amour et d'ivresse,

Sa voix remplit tous mes sens!

Ma première tendresse

Reparaît à ses doux accents!

Revenez, ô jeunesse!

Bonheur, plaisirs absents!

Ah! d'amour et d'ivresse

Sa voix remplit tous mes sens!

FRANZ.

Ah! dites-moi, que ce n'est pas un rêve,

Et que l'amour vous a conduit vers moi!

BETTINE.

Hélas!

FRANZ.

Parlez!

BETTINE.

Ah! Franz!

FRANZ.

Mon nom!

BETTINE.

Cruel!

FRANZ.

Achève!

## LA NUIT AUX GONDOLES.

BETTINE, se démasquant.  
Tu m'aimes donc ?

FRANZ, soutenant Bettine.

Ah ! Bettine ! c'est toi !...

## REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ah ! d'amour et d'ivresse, etc.

FRANZ.

Oui, tu réveilles dans mon âme  
Des souvenirs qui n'étaient qu'endormis ;  
Ils me réchauffent de leur flamme,  
Je les revois comme de vieux amis !  
Mais, d'abord, dis-moi si ma mère  
Aime encor son fils repentant ?

BETTINE.

Assise au foyer solitaire,  
Avec des pleurs elle t'attend !

FRANZ.

Et le vieux banc couvert de mousse,  
Où tous trois nous causions le soir ?..

BETTINE.

Ainsi qu'autrefois l'herbe y pousse,  
Ta mère encore y vient s'asseoir.

FRANZ.

Et le jardin aux frais ombrages,  
Qu'un mur d'aubépine défend ?...

BETTINE.

Aux vents, au soleil, aux orages,  
Ils redemandent leur enfant.

FRANZ.

O maison où s'est écoulée  
Ma jeunesse en ses plus beaux jours !

BETTINE.

Bientôt, joyeuse et consolée,  
Elle abritera nos amours !

## ENSEMBLE.

FRANZ.

Ah ! partons ! douce patrie !  
Nuages qui voilez les cieux !  
Soleil plus doux, terre chérie !  
Que votre aspect joyeux  
Enchante encor ma vie,  
Enchante encor mes yeux !

BETTINE.

Ah ! partons ! douce patrie !  
Nuages qui voilez les cieux !

Soleil plus doux, terre chérie!  
 Que votre aspect joyeux  
 Enchante encor sa vie,  
 Enchante encor ses yeux.

## SCÈNE IX.

FRANZ, BETTINE, STEFANO.

STEFANO, entrant.

Pardon, monsieur, un mot.

BETTINE, à part.

Dieu !

FRANZ.

Je vous écoute, monsieur le comte.

STEFANO.

Parlons bas, je vous prie. (Il tire Franz à l'écart.)

BETTINE, à part.

Je suis folle de trembler ! N'ai-je pas la parole du prince ?

STEFANO.

Vous m'avez offensé publiquement, monsieur !

FRANZ.

Moi ?

STEFANO.

Vos rires indécents pendant la lecture que Son Altesse vous a faite de mon sonnet...

FRANZ.

Est-ce une querelle que vous me cherchez, monsieur ?

STEFANO.

Justement, monsieur !...

FRANZ.

Cela suffit... Je suis à vos ordres.

STEFANO.

Eh bien, ce soir même, ici, dans une heure !

FRANZ.

J'y serai.

STEFANO.

Je vous salue, monsieur !

FRANZ.

Monsieur, votre serviteur !.. Viens, Bettine ! (Il sort avec Bettine.)

STEFANO, suivant Bettine des yeux.

Mais je ne me trompe pas ! c'est bien mon domino rose !  
 Corbleu ! monsieur Franz, il faut décidément qu'un de nous  
 deux tue l'autre. (Rosalinde entre en scène.)

## SCÈNE X.

ROSALINDE, STEFANO, puis LE PRINCE et PLACIDUS.

ROSALINDE, à part, achevant la lecture d'une lettre.

« On me parle d'une sotte querelle que le comte Stefano chercherait à Franz... Faites en sorte que cette affaire n'ait pas de suites... je vous en serai personnellement obligé. — Votre prince et votre serviteur. — JULIANI: » Comment faire maintenant?

STEFANO.

Ah! c'est vous, Rosalinde?... Eh bien, je l'ai provoqué!

ROSALINDE.

Déjà!

STEFANO.

Un certain sonnet que ce petit monsieur n'a pas trouvé de son goût m'en a fourni le prétexte. Doutez-vous encore que je vous aime?

ROSALINDE.

Non!.. Malheureusement, mon pauvre ami...

STEFANO.

Quoi donc?

ROSALINDE.

Ce duel est impossible.

STEFANO.

Hein?

ROSALINDE.

On ne provoque pas les gens pour un méchant sonnet.

STEFANO.

Permettez!...

ROSALINDE.

La vanité des poètes est proverbiale, vous le savez!... Vous deviendrez ridicule, et je n'oserais plus vous aimer.

STEFANO.

Parlez-vous sérieusement?

ROSALINDE.

Très-sérieusement!... Croyez-moi, comte, faites des excuses à Franz, et que tout soit oublié.

STEFANO.

Des excuses?

ROSALINDE.

Oui, je le veux, je l'exige!

STEFANO.

Mais, ma chère...

ROSALINDE.

Vous ne m'aimez donc pas?

STEFANO.

O la plus capricieuse des femmes !

ROSALINDE.

O le plus entêté des amants ! (Entrent le prince et Placidus.)

LE PRINCE, bas à Placidus.

Tu m'entends?... Ce billet à Franz!... (Il lui remet une lettre. Apercevant Rosalinde et Stefano.) Chut !

STEFANO.

Le prince !

PLACIDUS, à part.

Mais, je suis donc ici pour tout faire ?

LE PRINCE, à Rosalinde.

Madame... (Bas, en lui baisant la main.) Que de grâces j'ai à vous rendre ! (A Placidus.) Va, je n'ai plus besoin de toi ! (Il cause avec Placidus.)

ROSALINDE, bas, à Stefano.

Est-ce convenu ?

STEFANO, de même.

Il le faut bien, puisque vous le voulez !

ROSALINDE, de même.

Merci !

STEFANO, à part.

Morbleu ! ces excuses-là me resteront dans la gorge!... (Saluant le prince.) Monseigneur... (Apercevant Placidus.) Hé ! Placidus ! Placidus !... (Placidus se sauve ; Stefano sort en le poursuivant.)

## SCÈNE XI.

ROSALINDE, LE PRINCE, puis FRANZ.

LE PRINCE, à part.

A nous deux, maintenant !

ROSALINDE, de même.

Oui, l'amour du prince me venge mieux que l'épée d'un Stefano !

LE PRINCE, de même.

Si je sais comment entamer la conversation...

ROSALINDE, de même.

Laissons-le venir !

LE PRINCE, de même.

Allons!... (Haut, en abordant Rosalinde.) Excusez mon silence, belle dame, je vous admirais...

ROSALINDE.

Monseigneur...

LE PRINCE.

Çà... bannissons l'étiquette, voulez-vous ?

ROSALINDE, souriant.

Déjà !

LE PRINCE.

Pourquoi pas ? L'amour a des ailes, ma chère... c'est pour aller vite.

ROSALINDE.

Vous m'aimez donc réellement, monseigneur ?

LE PRINCE.

J'espère que vous n'en douterez plus quand vous me connaîtrez mieux. Asseyons-nous et causons. (s'asseyant.) Qu'avez-vous fait de Stefano ?

ROSALINDE.

Mais... le très-humble serviteur de Votre Altesse.

LE PRINCE.

Si bien qu'il renonce à se battre ?

ROSALINDE.

J'ai fait plus... j'ai exigé des excuses.

LE PRINCE.

Vous êtes adorable!... Il est fort amoureux de vous, je crois ?

ROSALINDE.

Convenablement.

LE PRINCE.

Ce pauvre comte!... On le dit plus habile à tuer un homme qu'à séduire une femme, n'est-ce pas ?

ROSALINDE.

Il est d'une force prodigieuse à l'épée.

LE PRINCE.

Peste ! vous donniez là à notre ami Franz une grande preuve d'amour.

ROSALINDE.

Mais, comme vous lui donnez une grande preuve d'amitié, monseigneur !

LE PRINCE.

C'est juste!... nous n'avons rien à nous reprocher. (A part.) Elle est fort jolie, ma foi ! (Haut, en lui prenant la main.) Savez-vous, Rosalinde, que je ne comprends rien à votre façon de vivre?...

ROSALINDE.

Comment cela, monseigneur ?

LE PRINCE.

Oui, vos affections ont je ne sais quoi de mesquin et de bourgeois qui ne vous fait pas honneur.

ROSALINDE.

Commande-t-on à son cœur ?



LE PRINCE.

Eh! sans doute, ma chère, si l'on ne veut en être dupe!  
(Franz paraît au fond.)

FRANZ, à part.

Le prince avec Rosalinde!

ROSALINDE, apercevant Franz, à part.

Franz!

LE PRINCE.

Qu'avez-vous?

ROSALINDE.

Rien, monseigneur.

LE PRINCE.

Avouez que vous avez fait une école, et que vous n'y reviendrez plus!... Non, vous dis-je, ces tendresses-là ne sont pas dignes de vous, et le ciel vous a marquée pour d'autres destinées!...

TRIO.

On n'est si charmante et si belle,  
Que pour soumettre un monde amoureux à ses lois!  
Et la beauté doit entour d'elle,  
Avoir pour serviteurs les peuples et les rois!  
Soyez la reine de nos fêtes!  
Entraînez les cœurs sur vos pas!  
Inspirez leurs vers aux poètes,  
Mais ne les aimez pas!

ENSEMBLE.

ROSALINDE, à part.

Il écoute,

Et, sans doute,

Son cœur frémit de courroux!

Pourquoi m'a-t-il outragée?

Je suis vengée!

Il est jaloux!

LE PRINCE, à part.

Franz, sans doute,

Est en route.

Elle m'entend sans courroux!

Pardieu! pour être vengée,

Belle outragée,

Comptez sur nous.

FRANZ, à part.

Plus de doute,

Je l'écoute!

Le prince est à ses genoux!

Dans son orgueil outragée,

Elle est vengée,

Je suis jaloux!

## LA NUIT AUX GONDOLES.

FRANZ, à part.

Pourtant, c'est toi seule que j'aime,  
O Bettine, mon cher trésor!  
D'où vient qu'ici, malgré moi-même,  
Je reste encor?

ENSEMBLE.

ROSALINDE, à part.

Pour nous entendre, il reste encor!

LE PRINCE.

Près de nous, qui donc passe encor?

FRANZ, à part.

Oh! je veux les entendre encor!

ROSALINDE.

Oui, c'est un sort digne d'envie,  
Que cette royauté d'amour et de plaisirs!  
Et tous les rêves de ma vie  
Jusque-là n'osaient pas égarer leurs désirs!  
D'un caprice mon cœur s'éveille,  
Un poète suivait mes pas;  
Ses vers amusaient mon oreille...  
Mais je ne l'aimais pas!

ENSEMBLE.

ROSALINDE, à part.

Il écoute,

Et, sans doute,

Son cœur frémit de courroux! etc.

LE PRINCE, à part.

Plus de doute,

Elle écoute

Mes compliments sans courroux. etc.

FRANZ, à part.

Plus de doute,

Je l'écoute,

Elle se raille de nous, etc.

LE PRINCE, à Rosalinde.

Venez!...

ROSALINDE.

Me voici!

LE PRINCE.

Trop de monde ici  
Peut nous surprendre,  
Venez!

ROSALINDE.

Loin des cris

Deux cœurs bien épris  
Savent s'entendre!

LE PRINCE, à part.

Plus tard,

Qu'un hasard,  
 En la rencontrant, m'oblige  
 A voir ma cousine Edwige.  
 (Le prince et Rosalinde disparaissent.)

FRANZ.

Ils s'éloignent!

LE PRINCE, hors de vue.

Venez

Par les chemins détournés  
 Du bois plus sombre,

Venez!

Jusqu'au palais, venez dans l'ombre!

FRANZ.

Je ne les entends plus!

LE PRINCE, dans l'éloignement.

Venez!

FRANZ.

Je suis seul, et le bruit

De leurs voix heureuses

Se perd, en notes amoureuses,

Dans le silence de la nuit!

## SCÈNE XII.

FRANZ, puis STEFANO, et PLACIDUS.

FRANZ.

Ah! je n'aime plus cette femme cependant... je la hais...  
 je la méprise! D'où vient donc que j'en ne puis la voir sans  
 fureur dans les bras d'un autre?...

STEFANO, entrant avec Placidus.

C'est convenu, vous serez mon interprète?

PLACIDUS.

Oui, monsieur.

STEFANO.

Mais pas de platitudes, au moins!

PLACIDUS.

Non, monsieur.

STEFANO.

De la politesse sans humilité!

PLACIDUS.

Oui, monsieur.

STEFANO.

Ah! parbleu! je suis enchanté d'avoir trouvé cet expédient!  
 J'aurai l'air insolent, pendant que Placidus fera des excuses...  
 cela sauvera toujours ma dignité... (Apercevant Franz.) Le voici!  
 attention! (Toussant.) Hum! hum!

FRANZ, se retournant.

Ah ! ah ! c'est vous, monsieur le comte...

STEFANO.

Commencez, Placidus !

FRANZ.

Je vous attendais.

STEFANO.

Pardon, monsieur... (Montrant Placidus.) Voici monsieur qui aurait d'abord quelques mots à vous dire !... Allez, Placidus !

FRANZ.

Que signifie?...

STEFANO.

Mais allez donc !

PLACIDUS.

Monsieur, il paraîtrait que, dans un moment de vivacité dont il a tous les regrets imaginables...

STEFANO, entre ses dents.

Drôle!...

PLACIDUS.

Monsieur le comte vous aurait provoqué de la manière la plus impertinente et la moins pardonnable !

STEFANO.

Cuistre !

PLACIDUS.

Honteux et désespéré de sa conduite...

STEFANO.

Plat valet !

PLACIDUS.

Il m'a prié d'être son truchement, monsieur...

STEFANO.

Lâche coquin !

PLACIDUS.

Pour vous faire agréer des excuses...

STEFANO, l'interrompant.

Eh bien ! qu'est-ce que vous dites donc ? perdez-vous la tête, Placidus?... Vous n'y entendez rien, mon cher !... Des excuses !

PLACIDUS.

Mais, monsieur, puisque vous m'avez chargé...

STEFANO.

Sans doute, sans doute!... mais il y a manière de dire les choses, que diable!... Des excuses!...

FRANZ.

Enfin, monsieur, à quoi tend votre démarche ?

STEFANO.

Voici, monsieur... Assurément, votre figure me déplaît... votre présence m'irrite... toute votre personne m'est odieuse!... Votre nom seul, quand on le prononce devant moi, me donne

des attaques de nerfs... Ne croyez donc pas que j'aie cédé, en vous provoquant, à un mouvement irréfléchi... Tout au contraire, monsieur, si c'était à recommencer, je le ferais encore. C'est tout ce que j'ai à vous dire. (A Placidus.) Voilà comment on fait des excuses !

PLACIDUS.

Ah !

FRANZ.

Est-ce une plaisanterie, monsieur, et n'êtes-vous venu ici que pour vous moquer de moi ?

STEFANO.

Plaît-il ?

FRANZ.

Sachez que je ne suis pas d'humeur à souffrir vos turlupinades !

STEFANO.

Turlupinades!... Tenez-moi les mains, Placidus !

PLACIDUS, lui saisissant les mains.

Je les tiens, monsieur.

FRANZ.

Oui ou non, voulez-vous vous battre ?

STEFANO, pendant que Placidus lui tient les mains.

Me battre?... Mais, monsieur... si Rosalinde... Me battre?...

Mais je ne le peux pas, monsieur !

FRANZ.

Cela suffit, vous êtes un lâche !

STEFANO.

Un lâche!... Il a dit un lâche!... Placidus !

PLACIDUS.

N'ayez pas peur, monsieur, je vous tiens !

STEFANO.

Comment, tu me tiens ! mais veux-tu bien me lâcher, imbécile ! (Il cherche à se débarrasser de l'étreinte de Placidus.)

PLACIDUS.

Monsieur... de grâce !..

STEFANO.

Ah ! mille diables ! (Il sort des mains de Placidus par une violente secousse.)

PLACIDUS, faisant deux ou trois tours sur lui-même.

Holà !

STEFANO.

Marchons, monsieur!...

FRANZ.

Enfin !

PLACIDUS.

Mais, messieurs, au nom du ciel!... messieurs!... il n'y a

rien de dangereux comme une épée! (Franz et Stefano s'éloignent et disparaissent.)

## SCÈNE XIII.

PLACIDUS, puis BETTINE et ROSALINDE.

PLACIDUS.

Mais c'est qu'ils vont se battre, grand Dieu!... O ciel! se battre!... se donner la mort!... Les enragés! quand il est si facile de vivre... (Changeant de ton.) Au fait!... qu'est-ce que cela me fait, à moi, du moment que je ne me bats pas?

BETTINE, qui est entrée depuis quelques instants.

Se battre!... qui donc?

PLACIDUS.

Franz et Stefano!

BETTINE.

Grand Dieu! mais comment? pourquoi? Le prince m'avait dit... (Rosalinde paraît au fond, et écoute.)

PLACIDUS.

Le prince!... Ah! miséricorde! Et moi qui ai oublié son billet...

BETTINE.

Quel billet?

PLACIDUS, tirant une lettre de sa poche.

« A M. Franz!... »

BETTINE, s'emparant de la lettre.

Donnez! C'est notre salut peut-être! (Dépliant la lettre et lisant.) « Mon cher Franz, je fais la cour à Rosalinde, pour vous éviter les ennuis d'une rupture. — Je vous en prévient pour qu'il ne vous prenne pas fantaisie d'être jaloux! Je serai passionnément amoureux jusqu'à demain. C'est plus de temps qu'il ne vous en faut pour partir avec votre chère Bettine. Rosalinde m'attend, et je vais me dévouer pour vous. »

ROSALINDE, s'avancant.

Ah! l'infâme!

BETTINE.

Vous, madame?

PLACIDUS, à part.

Diab! *Tota ruens Venus!* — Fuyons!

## SCÈNE XIV.

BETTINE, ROSALINDE, puis STEFANO.

ROSALINDE.

Quoi! son amour n'était donc qu'une comédie! Oui, je

comprends, il voulait sauver Franz!... il voulait empêcher ce duel : voilà tout.

BETTINE.

Ce duel!... Mais ce duel a lieu, madame, soyez contente ! Ils se battent... ils se tuent... et c'est votre ouvrage.

ROSALINDE, avec joie.

Ils se battent, dites-vous? Oh! je suis vengée, alors.

BETTINE.

Mon Dieu! mais Franz est donc perdu?

ROSALINDE.

Oui, perdu!...

FINALE.

ENSEMBLE.

BETTINE.

O Dieu! pitié pour moi!  
En ce moment suprême,  
Sauve celui que j'aime!  
Je n'ai d'espoir qu'en toi!

ROSALINDE.

Je ris de son effroi!  
Du perfide qu'elle aime,  
Voici l'heure suprême!  
Il meurt!... et c'est par toi!...

BETTINE.

Mais, sur le sable,  
J'entends un bruit de pas.

(Stefano paraît, une main enveloppée d'un mouchoir.)

ROSALINDE.

Stefano!

BETTINE.

Dieu!... je meurs! Ah! misérable!  
Non! tu ne l'aimais pas!

(Elle tombe évanouie.)

ROSALINDE.

Mort!

STEFANO, s'avancant.

Franz?... Eh! corbleu! ma chère,  
Il se porte mieux que moi!...  
J'allais le tuer, quand, ma foi!  
Un faux pas m'a jeté par terre!

ROSALINDE.

Vivant?... il est vivant?...

STEFANO.

Pardieu!

Le voici!...

ROSALINDE.

Ferme-toi, blessure douloureuse!...

(Parlé.) Allons, Stefano, votre bras et partons !

STEFANO.

Quoi ! se peut-il ?...

ROSALINDE.

Fêtes, plaisirs, ivresses, folies... je veux tout épuiser ! oui, tout ce qui fait vivre ! (A part.) tout ce qui fait oublier !...

STEFANO.

A la bonne heure, morbleu !... Menons joyeuse vie... et moquons-nous du reste !... Partons !... (Elle prend le bras de Stefano et disparaît avec lui.)

## SCÈNE XV.

BETTINE, LE PRINCE, FRANZ puis PLACIDUS, ROSALINDE, STEFANO.

LE PRINCE, entrant avec Franz.

Eh oui, c'est Placidus qui m'a joué ce tour !

(Apercevant Bettine.)

Mais, tenez, la voici !

FRANZ, se précipitant aux pieds de Bettine.

Bettine ! cher amour !...

Grand Dieu ! son visage est en larmes !...

LE PRINCE.

Vous l'aurez effrayée avec le bruit des armes !...

FRANZ.

O Bettine ! reconnais-moi,

C'est ma voix qui t'appelle !...

LE PRINCE.

Elle rouvre les yeux !...

FRANZ.

O Bettine ! entends-moi !

BETTINE, revenant à elle.

Où suis-je ?...

FRANZ.

Elle renaît !...

BETTINE.

Franz ! à mes pieds ! Dieu ! toi !...

FRANZ.

Oui, Franz qui t'aimera d'une amour éternelle !...

BETTINE, prenant la tête de Franz entre ses mains.

O mon bonheur !...

FRANZ.

O ma Bettine !

PLACIDUS, accourant.

Monseigneur ! monseigneur !



LE PRINCE.

Quoi donc ?

PLACIDUS.

Votre cousine,

Lasse de vous attendre, abandonne ces lieux,

Avec des yeux

Furieux !

LE PRINCE, parlé.

Comment ! dans le moment même où j'allais la voir !...

Ma foi ! je n'y puis rien ! que le ciel l'accompagne !

(Bettine s'est levée et a pris le bras de Franz.)

ENSEMBLE..

LE PRINCE.

Adieu ! partez pour l'Allemagne ;  
 Que d'autres cieux vous soient plus doux,  
 Que le bonheur vous accompagne,  
 Et quelquefois, pensez à nous.

BETTINE ET FRANZ.

Partons, et dans notre Allemagne,  
 Allons chercher un ciel plus doux ;  
 L'espérance nous accompagne,  
 Et le bonheur est avec nous !

PLACIDUS.

Elle va courir la campagne  
 Pour retrouver un autre époux ;  
 Et la princesse, en Allemagne,  
 Ne dira pas du bien de nous.

(Une barque, portant Rosalinde et Stefano, traverse le fond du théâtre.)

STEFANO ET ROSALINDE.

Pour de folles tendresses,  
 Réservons nos désirs ;  
 De toutes les ivresses,  
 Épuisons les plaisirs !

FRANZ, à part.

C'est elle !

LE PRINCE, bas.

Prenez garde !

Bettine vous regarde...

(La barque disparaît.)

BETTINE.

Franz ! qu'as-tu donc ?

FRANZ.

Moi ? Rien !

Ah ! que ton bras s'enlace au mien !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Adieu ! partez, etc.

## LA NUIT AUX GONDOLES.

BETTINE ET FRANZ.

Partons! et dans, etc.

PLACIDUS.

Elle va courir, etc.

(Les masques envahissent le théâtre.)

CHŒUR.

Ah! la folle nuit!

La joyeuse fête!

L'amour et le bruit

Nous troublent la tête.

(La toile tombe.)

FIN.